

140 RUE JULES GUESDE
92593 LEVALLOIS PERRET CEDEXTel : 01 41 40 75 00
15 FEVRIER 2000(Quotidien)
CS 0032013611-

L'Argus de la presse

Copie interdite sans autorisation du C.C.

« Le Siècle de Sartre », de Bernard-Henri Lévy

sartre, l'écrivain total

Bernard-Henri Lévy fut longtemps gros de ce projet : s'emparer de Sartre, l'homme-siècle, l'horizon indépassable de tout débat intellectuel pendant près de quarante ans. Mais il a senti aussi la nécessité de s'interroger sur l'oubli dans lequel était tombé celui qui voyait dans les ex-« nouveaux philosophes » des agents de la CIA.



POURQUOI Sartre ? Parce que, dit Lévy, celui-ci fut, à l'époque où sortirent « La Nausée » et « Le Mur », à la veille de la guerre, l'objet d'une haine insensée : écrivain malsain, au physique mi-crapaud - mi-tortue, adepte des formes glauques, du trou et du visqueux. Et surtout penseur triste, écrivain et philosophe de la désespérance. Pas du tout ! dit Lévy : Sartre aimait la fête, les femmes (ô combien !), faisait le pitre, poussait la chansonnette et il faut chercher sa véritable famille du côté de Nietzsche. Le Nietzsche carnavalesque, italien, dionysiaque, celui pour qui, si les dieux sont morts, c'est de rire, en entendant l'un d'entre eux dire qu'il était le seul...

Pourquoi Sartre ? Parce qu'il est l'écrivain total, Stendhal et Spinoza réunis, il est « le seul de sa génération à investir à la fois tous les genres. Il est le seul à occuper le terrain, tout le terrain disponible. Il est le seul, comme il le dira, plus tard, dans une formule magnifique, à "écrire en tant de langues que des choses passent de l'une à l'autre" ». D'une façon fort brillante, Lévy montre que si ses romans et son théâtre illustrent, incarnent sa philosophie de la liberté, de l'engagement (n'est-il pas le Mathieu des « Chemins de la liberté », l'archevêque du « Diable et le Bon Dieu », l'image même du « salaud sérieux » ?), inversement sa philosophie est pleine de littérature : « Ses descriptions du désir, dans "Être et le Néant", comme empiètement de la conscience dans le corps... Les pages sur l'obésité conçue comme "facticielle" surabondante et excessive de la chair », dit Lévy, montrent en action une machine à tisser la philo de littérature. Et que dire

des étonnantes pages de la fin, « la Psychologie existentielle », où les rapports de possession et d'échec sont illustrés par la viscosité du miel ou la jouissance du skieur !

Des erreurs fécondes

Mais Sartre aussi et toujours lui parce que le petit homme de la liberté - trou écoeurant mais immense joie des possibles et du refus - allait se faire bien discret pendant l'Occupation, période durant laquelle on donne « les Mouches » au théâtre. Parce qu'à partir des années cinquante une répression antisémite parcourt le monde socialiste-soviétique, on fait la chasse au complot « judéo-sioniste », et que l'auteur des merveilleuses « Réflexions sur la question juive » (1946) se tait. Parce qu'à l'accablant rapport Khrouchtchev de février 1956 sur les camps soviétiques il répond que la population n'est pas préparée



Sartre vendeur de « La Cause du peuple » (1960, AFP)

Paix » et de « La Critique de la raison dialectique ». Il serait évidemment plus facile de dire le jeune et le vieux, mais ce serait trop simple, car explique Lévy : « Les deux périodes se chevauchent. Elles mordent constamment l'une sur l'autre. C'est comme si les deux Sartre n'en finissaient pas de se corrompre, de se contaminer, de sévir l'un dans l'autre ». Voilà qui évite de poser la question du passage de l'un à l'autre, à moins que la réponse ne soit le petit de Bariona...

à découvrir la vérité. Parce que cet homme, qui était la générosité même, n'a pas un mot pour le dissident Kravchenko, traité par la presse communiste d'hitlérien et d'agent de la CIA. Sartre premier stalinien, « compagnon de route » d'un parti lié à la seconde abomination de ce siècle, adorateur béat de Mao, de Castro, puis manipulé par les gauchistes, grotesque sur son tonneau, et *in fine* adoptivement judaïsé par sa fille adouptive et Pierre Victor (Benny Lévy). C'est le célèbre « détournement de vieillard », ce sont les célèbres « erreurs » de Sartre, tellement plus fécondes pourtant que la vérité libérale-atlantique de Raymond Aron, comme on disait alors. D'où cette idée des deux Sartre : en gros, celui de « La Nausée », du « Mur », de « l'Être et le Néant » et de « Qu'est-ce que la littérature », et l'autre (le mauvais), celui du compagnonnage de route avec l'URSS et le PC, celui des « Communistes et la



Sartre victime de « détournement de vieillard » ? (1960, AFP)

Sartre lorsqu'il fait jouer « Bariona » au camp et qu'il se trouve alors « Homme parmi les hommes... », « Bariona » ou la découverte de la communauté par l'individualiste dandy nietzschéen, « Bariona » ce mot final, ce « Rosebud » de Sartre selon BHL.

Alors il faut oublier ce style crépitant, parlé, ces « J'y reviendrai », en incisives bâclées, l'absence d'index, ce prisme vaniteux qui portait Sartre à partir d'une pluie de « J'aime l'imaginaire... », « J'aime cette image du grand philosophe », etc. Il faut oublier lettres inutile détour du « cas Heidegger » et le nazisme, car trop long pour l'effet recherché, comme on peut aussi trouver très contestable le lien avec Bergson. C'est très séchement que, dans l'« Imaginaire », Sartre rappelle que « cette philosophie de la sympathie avec la vie a fait son temps », rien n'est moins bergsonien que le fameux « retour aux choses mêmes » de Husserl, et il y a bien chez l'auteur du « Fire » un culte de la joie et de l'évolution créatrice, elle culmine chez lui dans le spiritualisme néoethérien et l'apologie du héros guidant les peuples.

En fait, c'est lui, Bernard-Henri Lévy, le fameux philosophe « à explosions », c'est lui qui sait ménager le suspense final et, nous égarant longtemps dans un

L'émotion et l'ivresse

De Sartre et de sa famille d'idées, Lévy sait tout : cela va de sa manière d'écraser un pont au staling au sens qu'il faut donner à « la transcendance de l'ego », cela passe aussi par le sens de l'affrontement humain : Camus, Nizan, Merleau-Ponty, tous sont restitués avec la suggestion que l'on trouve dans le cinéma. Et surtout, il sait faire affleurer l'émotion en évoquant Cavallès mourant sous la torture pour l'amour de la vérité ces mathématiques ou l'ivresse qui prend

Sartriens et sartrologues

PARMI les nombreux ouvrages écrits par les sartriens, sartrologues et sartrophiles, celui d'Olivier Wickers (1) possède de fait un humour qui détrompe agréablement. Fasciné par le fait que Sartre écrivait tout le temps, et s'articulant à trois épisodes de sa création (pas n'importe lesquels : les Camps de la drôle de guerre, « Les Mots » et « l'Idiot



d'autres la sartrolâtrie ! Aussi ne nous épargne-t-il aucune bassesse ou mesquinerie de Poujou, en particulier son lamentable ballet érotique, son cynisme avec des jeunes filles parfois interchangeables ; faut-il pour autant conclure que « cette incapacité de sentir et de partager relève de l'infirmité » ? Bertholet est par ailleurs impitoyable avec le Sartre

comme « le vrai, plus tard, dans une formule magnifique, à "écrire en tant de langues que des choses passent de l'une à l'autre" ». D'une façon fort brillante, Lévy montre que si ses romans et son théâtre illustrent, incarnent sa philosophie de la liberté, de l'engagement (n'est-il pas le Mathieu des « Chemins de la liberté », l'archevêque du « Diable et le Bon Dieu », l'image même du « *salut sérieux* »?), inversement sa philosophie est pleine de littérature : « Ses descriptions du désir, dans "Être et le Néant", comme empâtément de la conscience dans le corps... Les pages sur l'obésité conçue comme "factuelle" surabondante et excessive de la chair », dit Lévy, montrent en action une machine à tisser la philo de littérature. Et que dire

du skieur !

Des erreurs fécondes

Mais Sartre aussi et toujours lui, parce que le petit homme de la liberté - trou écoeurant mais immense joie des possibles et du refus - allait se faire bien discret pendant l'Occupation, période durant laquelle on donne « les Mouches » au théâtre. Parce qu'à partir des années cinquante une répression antisémite parcourt le monde socialiste-soviétique, on fait la chasse au complot « judéo-sioniste », et que l'auteur des merveilleuses « Réflexions sur la question juive » (1946) se tait. Parce qu'à l'accablant rapport Khrouchtchev de février 1956 sur les camps soviétiques il répond que la population n'est pas préparée

à l'usage du nucléaire et d'agent de la CIA. Sartre premier stalinien, « compagnon de route » d'un parti lié à la seconde abomination de ce siècle, adorateur béat de Mao, de Castro, puis manipulé par les gauchistes grotesques sur son tonneau, et *in fine* abusivement judaïsé par sa fille adoptive et Pierre Victor (Benny Lévy). C'est le célèbre « détournement de vieillard », ce sont les célèbres « erreurs » de Sartre, tellement plus fécondes pourtant que la vérité libérale-atlantique de Raymond Aron, comme on disait alors. D'où cette idée des deux Sartre : en gros, celui de « la Nausée », du « Mur », de « l'Être et le Néant » et de « Qu'est-ce que la littérature », et l'autre (le mauvais !), celui du compagnonnage de route avec l'URSS et le PC, celui des « Communistes et la

paie, à l'este un livre prodigieux d'énergie, perpétuellement monté sur ressorts comme un marsupilami, fouaillant toutes les hypothèses, pour rebondir d'un seul coup d'un autre côté avec une joie, elle, toute nietzschéenne.

L'émotion et l'ivresse

De Sartre et de sa famille d'idées, Lévy sait tout : cela va de sa manière d'écraser un pou au stalag au sens qu'il faut donner à « la transcendance de l'ego », cela passe aussi par le sens de l'affrontement humain : Camus, Nizan, Merleau-Ponty, tous sont restitués avec la suggestion que l'on trouve dans le cinéma. Et surtout, il sait faire affluer l'émotion en évoquant Cavailles mourant sous la torture pour l'amour de la vérité des mathématiques ou l'ivresse qui prend

nommes... « Bariona » ou la découverte de la communauté par l'individualiste dandy nietzschéen, « Bariona » ce mot final, ce « Rosebud » de Sartre selon BHL.

Ah ! il faut oublier ce style crépitant, parlé, ces « J'y reviendrai » en incises bâclées, l'absence d'index, ce prisme vareux qui portait Sartre à partir d'une pluie de « J'aime l'imaginer... », « J'aime cette image du grand philosophe », etc. Il faut oublier le très inutile détour du « cas Heidegger » et le nazisme, car trop long pour l'effet recherché, comme on peut aussi trouver très contestable le lien avec Bergson. C'est très sèchement que, dans l'« Imaginaire », Sartre rappelle que « cette philosophie de la sympathie avec la vie a fait son temps », rien n'est moins bergsonien que le fameux « *habus* une chose même » de Husserl, et s'il y a bien chez l'auteur du « Rire » un culte de la joie et de l'évolution créatrice, elle culmine chez lui dans le spiritualisme néoethardien et l'apologie du héros guidant les peuples.

En fait, c'est lui, Bernard-Henri Lévy, le fameux philosophe « à explosions », c'est lui qui sait ménager le suspense final et, nous égarant longtemps dans un débat (pourtant véritable) de Sartre avec Hegel, fait surgir celui que l'on n'attendait pas. En arrivant essouffé vers ces dernières lignes, on se dit qu'on a eu affaire à un grand livre, certes fait de tous les livres, mais que tous ne valent pas et qui en surpasse beaucoup.

A. M. S.

André MASSE-STAMBERGER

Sartriens et sartrologues

P ARMI les nombreux ouvrages écrits par les sartriens, sartrologues et sartrophiles, celui d'Olivier Wickers (1) possède une fraîcheur et un humour qui détonnent agréablement. Fasciné par le fait que Sartre écrivait tout le temps, et s'articulant à trois épisodes de sa création (pas n'importe lesquels : « les Camets de la drôle de guerre », « Les Mots » et « l'Idiot de la famille »), Wickers a tenté de décrire l'économie de cette écriture. Une économie recouvrant souvent les attitudes de Sartre à l'égard de l'argent : « Fasciné par sa capacité de travail et sa rapidité d'exécution, il comprenait qu'écrire revenait à dépenser le livre. Alors il s'interdisait d'aller au bout par sécurité d'auteur et crainte d'enfant devant la misère et le dénuement. » « Bien sûr, il ne finirait pas le Flaubert ». Sartre ou l'ontologie de l'inachevé. Plus classique, la biographie de Denis Bertholet (2) est sans doute ce qu'il y a de mieux dans le genre. Sauf que l'auteur semble ne guère aimer son « objet », à



d'autres la sartrolâtrie ! Aussi ne nous épargne-t-il aucune bassesse ou mesquinerie de Poulou, en particulier son lamentable ballet érotique, son cynisme avec des jeunes filles parfois interchangeables ; faut-il pour autant conclure que « cette incapacité de sentir et de partager relève de l'infirmité » ? Bertholet est par ailleurs impitoyable avec le Sartre résistant, son groupe « Socialisme et liberté » et ce philosophe parti à vélo avec le Castor sur les routes du Midi lui semble être le comble de l'irresponsabilité et du ridicule. Fallait-il, après les maladroitesses, mais courageuses, « Réflexions sur la question juive », écrire que Sartre « n'a jamais réagi aux crimes des totalitarismes, nazisme inclus » ? (p. 54).

(1) « Trois Aventures extraordinaires de J.-P. Sartre », Olivier Wickers, Gallimard, coll. L'un et l'autre, 240 pages, 126 F.

(2) « Sartre », Denis Bertholet, Plon, 270 pages, 160 F.